

pirait de regret et ne se consolait pas. Le moine finit par aimer sa cellule et le prisonnier sa prison. Il alla bien à la louée du Pont-Neuf, mais en priant le bon Dieu de ne pas lui envoyer de maître, et il était si maigre, si noir, de si pitoyable mine que ses vœux furent facilement exaucés.

Tourmenté par une véritable nostalgie, il voulut, à tout prix, revoir les lieux où il avait vécu. La petite chambre où il gelait l'hiver et grillait l'été, les grands appartements moisissés... et qui sait peut-être son maître !...

Pauvre diable !... Un soir donc, Jacques étant sorti, il se blottit sous la grande porte, attendit son retour et se glissa derrière lui dans l'hôtel d'Espignac.

XXXII

LE PÈRE ET LE FILS

Ne voulant pas renouveler sa tentative auprès de Jacques, le marquis Roger résolut de s'adresser directement à son père.

Il le trouva dans sa chambre, au sein de vagues ténèbres qu'entretenaient de lourds rideaux de lampas, enveloppé de la robe de chambre de laine brune qui ne le quittait en aucune saison, assis dans un grand fauteuil à oreilles de velours rouge.

—Monsieur, lui dit respectueusement Roger, je désire avoir avec vous un entretien sérieux.

—Asseyez-vous, monsieur, dit le vieillard en indiquant un siège en face de lui.

Roger s'assit et son père l'invita à parler.

—Mon père, dit le jeune homme, bien que nous vivions sous le même toit, nous restons l'un à l'autre étrangers.

—Monsieur, il en est ainsi dans beaucoup de bonnes familles.

—Il peut en résulter de graves inconvénients.

—Je l'ignore.

—Je m'en doutais, mon père, et c'est pourquoi je désirais vous entretenir. Ne vous semble-t-il point, par exemple, qu'il est nécessaire à mon âge d'être mis au courant de vos affaires ? Je n'ai jamais visité tous vos domaines, je ne connais Espignac que de vue. Vos titres, précieusement scellés dans vos archives, me sont inconnus et je ne sais même pas le chiffre des revenus de notre maison.

—Il n'y a point d'inconvénient à cela, monsieur.

—Permettez, mon père ; tant que Dieu me fera la grâce de vous conserver, l'ignorance où je suis n'offrira aucun danger sans doute.

—Mais non plus après moi, monsieur.

—Je serai donc obligé de m'en remettre entièrement à ce que voudront bien me dire des étrangers intéressés à me tromper.

—N'en prenez point souci.

Roger commençait à trouver ces fins de non-recevoir étranges ; cependant il insista en entrant dans d'autres considérations.

—Je vous accorde que les renseignements des intendants et des fermiers pourront me suffire, ou que, si telle est votre volonté, je saurai m'en contenter, mais toute votre fortune n'est pas en terres et droits seigneuriaux... Depuis quinze ans que vous ne quittez point cette chambre et que vos intendants viennent vous y trouver, d'autres richesses se sont ajoutées à celles que vous possédiez déjà. Ces épargnes...

—Arrêtez, monsieur ! fit le vieillard avec colère. Vous vous avancez trop avant et vous inquiétez mal à propos de choses qui ne vous regardent point.

—Comment, monsieur, repartit Roger en s'animant, je suis étonné d'apprendre de vous que je suis indiscret en m'informant

du chiffre de votre fortune. Lorsque je le fais, monsieur, ce n'est pas avec la pensée d'en critiquer l'emploi ou le placement, mais de m'éclairer sur un fait qui intéresse l'avenir de notre maison.

—Je vous le répète, monsieur, dit le vieillard ; votre insistance à ce sujet est inutile, comme les inquiétudes que vous montrez sont vaines.

—Eh bien, puisque vous épuisez ma patience, s'écria Roger avec emportement, je vous dirai donc qu'il est temps à votre âge de sortir des mystères, et que la mort a des surprises funestes et que, si vous veniez à mourir subitement, tout ce que vous enfouissez secrètement depuis quinze ans, serait perdu. Voilà, monsieur, ce qu'il faut que je vous dise et ce qui m'intéresse.

—Vous vous trompez, vous dis-je, fit le vieillard avec un accent et un air étrange. — L'or que je possède ne sera point perdu, ainsi que mes domaines, il retournera à qui de droit.

—Alors pourquoi tant de méfiance à l'égard de votre héritier ?

A cette question le vieux d'Espignac se leva terrible, effrayant à voir :

—Parce que, dit-il, cet héritier n'est pas moi !...

Ces paroles furent comme un coup de foudre.—Roger en demeura pétrifié. Enfin après un court silence :

—Que voulez-vous dire, balbutia-t-il, ne suis-je pas votre héritier ?

—Non.

—Ne suis-je pas votre fils ?

—Vous êtes mon fils unique.

—Mais alors, vos biens, comme votre nom et vos titres, sont mon héritage.

—Non, non ! vous dis-je.

—Eh ! comment donc ?

—Malheureux ! vous voulez le savoir. Pourquoi m'arracher mon secret avant mon dernier jour ? Pourquoi en empoisonner votre jeunesse déjà si sombre ? Vous le voulez ! Oh ! j'ai lu dans vos yeux votre volonté implacable, j'ai vu sur votre front des nuages qui trahissent vos passions. Il faut parler ! — Eh bien ! sache donc, infortuné, que tu es plus pauvre que le dernier des manants. Ni le château, ni le domaine, ni les titres, ni les droits, ni l'or du duché d'Espignac ne m'appartiennent... Ils ne sont pas à moi... c'est pour cela que je n'en jouis point : j'aime mieux passer pour un maniaque, pour un avare, que pour un voleur !...

Sur ces mots, le vieillard retomba comme une masse inerte dans son fauteuil, épuisé, pâle, le front mouillé. Son fils le considérait avec stupéfaction, incapable lui-même d'articuler une parole, la gorge serrée et le front comme dans un étai.

Durant plusieurs minutes, il demeura debout, vacillant sur ses jambes et cependant incapable ou de marcher ou de s'asseoir. Les dernières paroles de son père bourdonnaient dans son oreille affolée, comme un vain bruit, dont il ne pouvait fixer le sens précis. Il était pauvre... il n'était pas marquis d'Espignac... l'or amassé était pour un autre... Rêvait-il ?... Son père était un voleur...

Et il lui semblait, à travers ce tumulte d'idées, entendre les éclats de rire de la Rosati.

Il était pourtant venu là armé d'une terrible énergie, décidé à tout, même à une violence impie... mais cette révélation l'accablait, et l'état pitoyable où elle avait mis ce vieillard achevait de le paralyser.

Lorsqu'enfin il commença à se remettre, la première pensée